

4.3.2 Ces différentes manières de voir s'affirment pleinement dans le débat sur le *hau* et dans la critique du point de vue de Mauss, mais aucune d'entre elles ne tente de reprendre entièrement la question, sur d'autres bases, en produisant par exemple une nouvelle description plus adéquate à son schéma, ou, mieux encore, en déniait toute valeur heuristique au savoir-faire de Mauss. Bien au contraire, la discussion de l'approche de Mauss et la circulation intertextuelle entre ses différents commentateurs contribuent à stabiliser en quelque sorte l'"objet-description" tel que le constitue l'interprétation de Mauss. Celui-ci devient l'énoncé de base pour toute nouvelle interprétation en même temps qu'il est soumis à une discussion de ses normes et critères.

C'est à ce niveau qu'intervient la confrontation entre les différents langages descriptifs. Les auteurs les démarquent les uns des autres et les discutent en vue d'accommoder les formes et les limites de l'"objet-description" de Mauss à leurs propres exigences. Firth, Johansen et McCall, par exemple, tenteront d'y injecter de nouvelles données empruntées à leur "expérience" ethnographique maori respective et d'y réintroduire le regard de l'observateur-participant. Lévi-Strauss essaiera, lui, de traiter les faits en eux-mêmes, c'est-à-dire de neutraliser aussi bien le point de vue de l'observateur que celui de l'indigène, pour ne rechercher que les raisons inconscientes derrière les actions et les paroles. Quant à ceux qui partagent la même démarche interprétative que Mauss, ils chercheront soit à explicitier et à enrichir le sens que celui-ci a tiré du texte de référence maori (Casajus, Taieb), soit à reprendre le texte maori, tel qu'il l'a démarqué, pour penser un autre problème théorique que celui de l'échange, le problème de la sorcellerie (Guidieri).

4.3.3 Donc, s'il n'existe pas un seul type de langage descriptif en anthropologie, et si l'on peut discuter, sur le plan heuristique, de savoir ce qu'est (ou n'est pas) une bonne description, il ne reste pas moins que dans la pratique du débat théorique, les anthropologues, tout en se donnant la liberté de déplacer ses limites et de discuter ses normes, s'accordent pour stabiliser localement une forme en vue de remplir un programme théorique particulier.

En fait, dans le débat sur le *hau*, et plus généralement dans le débat théorique en anthropologie, tout se passe comme si le sens de la différence empirique reste pris dans le discours interprétatif, comme si l'organisation interne de l'argument interprétatif décide en dernier ressort

de la valeur de l'enquête ethnographique et des données descriptives utilisées. Dans le débat entre anthropologues, les critères de vérité semblent tenir principalement à la définition des prémisses du discours (chez Mauss le lien entre le texte maori et l'idée de l'échange) et à la manière dont s'organise l'argument (soit le type d'articulation entre l'expérience de l'observateur et celle de l'indigène, la traduction des notions indigènes, la richesse et la productivité de l'interprétation proposée, etc.).

La description ethnographique et la théorie anthropologique ainsi prises dans un "cercle herméneutique", du moins tel que cela ressort du débat sur le *hau*, un certain nombre de questions peuvent être avancées quant à la nature de l'entreprise anthropologique. Celle-ci demeure-t-elle fondamentalement, malgré la diversité de ses approches (positiviste, fonctionnaliste, structuraliste, "interprétative", etc.), une entreprise de décryptage du sens, une entreprise qui ne peut évacuer de son discours le sujet ni écarter l'expérience personnelle? La récurrence de la relation entre le phénomène étudié et l'observateur, qui est au centre de la définition canonique de l'observation scientifique, est-elle de l'ordre du possible en anthropologie? L'observateur ne reste-t-il pas toujours pris dans ce dont il a pour tâche de rendre compte? L'observation, la mise en forme des données, la construction de la description, etc., ne renvoient-elles pas finalement à la question posée à l'objet par l'observateur interprète et aux schèmes conceptuels qu'il utilise pour signifier les faits qu'il analyse?

Dans ces conditions, la rigueur dans la construction de la connaissance anthropologique devrait alors passer par des procédures de contrôle aussi exigeantes que celles de faire accompagner tout travail ethnographique d'un commentaire descriptif [SPERBER 1982] (signaler les méthodes de prise des données, reconstruire les situations d'énonciation), d'explicitier les méthodes utilisées pour traduire les termes indigènes et d'en reconstituer les différents contextes d'usage, de mettre en évidence le processus d'interaction entre l'anthropologue et l'informateur, etc. Bref, il s'agirait à chaque fois de rendre repérable et lisible les différentes schématisations mises en oeuvre par l'analyste dans la production des objets et des significations anthropologiques. L'exigence de telles procédures, plus ou moins présente chez les différents auteurs et dans les différents débats théoriques, ne constitue cependant de loin pas la règle dans le travail anthropologique.

DECRIRE ET DEFINIR: UNE ANALYSE EMPIRIQUE

LE PERE: Encore un exemple. Des fois, au cinéma, on peut voir des lettres de l'alphabet dispersées à travers l'écran, toutes en pagaille, et certaines même renversées. Puis les lettres se mettent à s'agiter, à bouger, ensuite à se rassembler jusqu'à former le titre du film.

LA FILLE: Oui, j'ai déjà vu ça. Ça faisait DONALD.

LE PERE: Peu importe le mot qu'elles formaient. L'important c'est que tu as vu quelque chose être secoué et remué et qui, ensuite, au lieu d'être encore plus embrouillé qu'avant, s'assemble dans un certain ordre et constitue quelque chose où la plupart des gens s'accorderaient à voir du sens (...) ce n'est qu'au cinéma qu'on peut secouer des choses et qu'elles semblent s'organiser selon plus d'ordre et de sens après qu'avant.

LA FILLE: Mais...

LE PERE: Laisse-moi finir, pour une fois... Au cinéma, ils y arrivent en faisant tout à l'envers. Ils disposent les lettres dans l'ordre qu'il faut pour épeler DONALD, puis, ils mettent la caméra en route et ensuite ils agitent la table.

LA FILLE: Oh, papa, je le savais et j'aurais tant voulu le dire... et puis, quand ils projettent le film, ils le font à l'envers, pour que les choses aient l'air de s'être passées avant; mais, en réalité, le secouement s'est produit après. Pour y arriver, ils ont dû le filmer à l'envers. Pourquoi font-ils ça, papa?

LE PERE: Ah, mon Dieu.

[Gregory BATESON]

1. INTRODUCTION

Au commencement *Des choses cachées depuis la fondation du monde* [1978: 13], René Girard relevait une carence chez les ethnologues, leur incapacité de s'entendre sur la définition des termes élémentaires de leur discipline:

Si on compare entre elles les nombreuses et admirables monographies de cultures individuelles accumulées par les ethnologues depuis Malinowski, chez les Anglais surtout, on s'aperçoit que l'ethnologie ne dispose pas d'une terminologie cohérente en matière religieuse. C'est cela qui explique le caractère répétitif des descriptions. Dans les sciences véritables, on peut toujours remplacer les objets déjà décrits et les démonstrations déjà faites par une étiquette, un symbole, une référence bibliographique. En ethnologie, c'est impossible, car personne ne s'entend sur la définition de termes aussi élémentaires que rituel, sacrifice, mythologie, etc.

L'auteur réitérait un constat déjà fait en conclusion de *La Violence et le Sacré* [1972: 473]:

Les sciences religieuses ont les dieux et le divin pour objets; elles devraient être capables de définir ces objets avec rigueur. Elles ne

le sont pas; comme il leur faut bien décider ce qui relève de leur domaine et ce qui n'en relève pas, elles laissent à la rumeur publique, aux "on-dit", le plus clair de cette tâche décisive que constitue, pour une science, le découpage de ses objets.

Cet état des sciences religieuses ainsi décrites l'amenait à un énoncé sans appel:

Il n'y a pas de science du religieux, il n'y a pas de science de la culture

tempéré toutefois dix lignes plus bas, puisque l'auteur y prétend avoir réussi là où les autres ont échoué:

Vraie ou fausse, la présente hypothèse mérite le qualificatif de scientifique parce qu'elle permet une définition rigoureuse des termes fondamentaux tels que divinité, rituel, sacré, religieux, etc.

Suit la définition "rigoureuse" du terme "religieux":

Seront dits "religieux" tous les phénomènes liés à la remémoration, à la commémoration et à la perpétuation d'une unanimité toujours enracinée, en dernière instance, dans le meurtre d'une victime émissaire.

Quiconque lit ces extraits reconnaîtra une conception somme toute classique des conditions que doit remplir toute discipline pour être qualifiée de scientifique: une science digne de ce nom se donne un domaine limité et ne commence qu'avec la réussite de cette opération, elle se donne des objets dont elle propose des descriptions, elle fournit une terminologie cohérente qui assure l'entente des esprits.

La simplicité de ce programme n'est qu'apparente et masque une difficulté que les membres du Cercle de Vienne ont rencontrée dans leur projet de fonder une science unifiée: la communicabilité des énoncés protocolaires ou énoncés d'observation, base sur laquelle les théories sont susceptibles d'être confirmées, infirmées ou falsifiées empiriquement. On voit la difficulté; en effet, si les énoncés protocolaires décrivent les expériences perceptives singulières d'un observateur singulier, comment garantit-on qu'autrui fait la même expérience perceptive que moi, qu'il relève les mêmes éléments de la chose observée, bref, que nous nous entendons sur ce à quoi nous nous référons. On se souviendra des controverses intenses qui animèrent le groupe empiriste et les diverses réponses proposées de Carnap à Popper en passant par Neurath pour déterminer la nature des énoncés d'observation de manière telle que l'accord de fait soit justifié de droit: révocabilité ou irrévocabilité des protocoles d'expérience, énoncés conventionnels, etc. On ne rappellera pas [BOREL, ici-même]

la solution habile de Neurath dont le voeu pédagogique-thérapeutique exprime caricaturalement la tendance physicaliste du Cercle de Vienne: supprimer par un acte exprès les indicateurs de personne et les indicateurs spatio-temporels de la langue, afin d'éviter des pseudo-problèmes métaphysiques [NEURATH 1934: 102]. C'était régler manu militari l'épineuse question de l'accord des esprits sur les choses du monde.

Dans l'explication de la conception standard qu'il se fait de la science, Girard ne thématise pas cet embarrassant problème. Il fournit simplement comme preuve de la réussite de son entreprise un exemple de définition. Que cette définition "rigoureuse" du terme "religieux" soit livrée à la page 473 d'un ouvrage qui en contient 481 nous indique à l'évidence que l'entreprise ne fut pas de tout repos et montre à l'envi qu'il est toujours plus facile de décliner les éléments de toute "science véritable" que d'effectivement borner un domaine, décrire des objets et définir des termes; que l'entente sur ces opérations et sur leur résultat nécessite du temps et des oreilles est une constatation banale de plus.

Ces évidences attirent l'attention toutefois sur le fait que la réflexion épistémologique a pris souvent pour objet des domaines scientifiques déjà circonscrits, dans lesquels les objets étaient déjà décrits et les définitions partagées par des groupes constitués, disciplinés et reconnus, dans lesquels la cause, comme on dit, était entendue.

Le commentaire épistémologique de Girard n'échappe pas à cette tendance; il passe sous silence les actes discursifs qui président à la limitation du domaine, à la description des objets et à la formation des définitions; il passe sous silence les opérations d'un sujet que ces activités requièrent et qui conditionnent la possible compréhension du destinataire. Girard laisse accroire qu'entre le moment où il n'y a pas de science et le moment où il y en a une il se passe un temps négligeable qui n'est pas à compter dans le discours sur la science.

Il faut compter ce temps pendant lequel l'objet visé par l'auteur est discursivement mis en scène et grâce auquel l'accès à ce même objet est rendu possible pour le destinataire. Envisager les choses de la sorte, ce n'est plus poser la question de droit: quelle doit être la nature des énoncés descriptifs pour que l'accord des esprits constaté soit justifié? mais la question de fait: quelles sont les voies effectives empruntées par l'auteur pour rendre possible un regard unilatéral sur telle ou telle chose; et en particulier comment, de fait, Girard amène-t-il dans un discours

adressé, certains objets au statut d'objets scientifiques, c'est-à-dire d'objets univoquement décrits, "incorrigibles" pour reprendre l'expression d'Austin [1971: 128 sq.].

On l'aura compris, mon propos n'est pas d'explicitier l'hypothèse qui "permet une définition rigoureuse des termes fondamentaux", ni de discuter la pertinence du discours épistémologique de Girard; il est plutôt de décrire les activités descriptives qui commandent l'élaboration des objets ou leur reformulation dans le milieu qui est le leur: le discours, plus précisément les activités descriptives qui amènent deux objets à leur mise en relation définitivo-classificatoire.

1.1 Choix d'un champ descriptif

Il y a de l'impertinence dans l'oeuvre de Girard et c'est la raison qui a justifié pour moi le choix de ces textes dans le but d'examiner quelques aspects des activités de construction des objets; je m'explique: du fait que l'auteur prétend avoir réussi, lui tout seul, à circonscrire un domaine, à décrire des objets et à fournir une terminologie cohérente, il ne cesse pas de donner les raisons qui l'autorisent à décrire les choses sous tel ou tel aspect et qui doivent emporter l'adhésion du lecteur; estimant qu'il va à contre-sens de ce qui se dit aujourd'hui sur le religieux, le mythe ou le rite, il se bat sans relâche pour rendre recevable et acceptable ce qui pourrait être vu comme une impertinence et gagner le lecteur susceptible de partager ce regard nouveau sur des objets reformulés. Faisant la nique aux anthropologues qui semblent ne pas être entrés en matière sur sa théorie, isolé, il n'a pas recours à certains énoncés de ceux-là comme prémisses à ses propres raisonnements; c'est un peu comme s'il recommençait à zéro, comme s'il lui fallait justifier chaque étape de la construction et ne pas perdre de vue le destinataire.

Il m'incombe de déterminer le champ discursif sur lequel cette analyse va être menée; en vertu de ce qui précède, le discours dans et par lequel s'élabore la définition du "religieux" dans *La Violence et le Sacré* aurait pu être considéré comme idéal. J'ai renoncé pour la raison simple que s'il me semble pouvoir raisonnablement borner le domaine "à droite" par l'occurrence de la définition, il me paraît plus délicat de borner ce même domaine "à gauche". Le problème ne se pose pas pour la détermination "droite" puisque le repérage de la définition est dirigé par des considéra-

tions formelles; il n'en va pas de même pour la détermination "gauche"; comment en effet déterminer le commencement des activités discursives et descriptives qui conditionnent l'énoncé de la définition? J'ai pris le parti de choisir ce moment qui rend formellement possible l'accord des esprits, c'est-à-dire le premier mot du livre. La tâche devenait démesurée.

Je me suis rabattu sur une séquence textuelle relativement courte qui répond à ces exigences, il s'agit des premières pages du *Bouc émissaire* [1982] qui mène le lecteur, à la page 43, au milieu d'un chapitre intitulé "Qu'est-ce qu'un mythe" à la définition classificatoire suivante:

Le mythe d'Oedipe n'est pas un texte littéraire comme les autres, ce n'est pas un texte psychanalytique non plus mais c'est certainement un texte de persécution; c'est donc en texte de persécution qu'il faut le traiter.

Je ne prétends pas que ces 43 pages n'ont qu'une finalité: la définition du mythe, puisque le texte se poursuit et cueille ultérieurement des objets construits dans ces premières pages, que cette définition s'affine et se généralise; je postule simplement que la définition de ce terme ou de cet objet, comme son acceptabilité se joue dans les activités descriptives qui précèdent. Il ne s'agit pas, je le répète, de discuter la validité du parcours mais d'analyser comment Girard construit pour autrui un objet, en avertissant parfois explicitement des opérations qu'il effectue ou qu'il va effectuer, par exemple:

"Il faut énumérer et décrire les stéréotypes" [20]

Je m'attacherai plus particulièrement à ces moments discursifs qui sont annoncés par un indice explicite.

D'entrée j'avise des limites de mon entreprise; elle n'est pas comparative puisque je me propose d'examiner une et une seule séquence choisie pour sa relative autonomie: la définition se détache de ce qui la précède comme la conclusion d'un raisonnement, et sa relative simplicité et clarté: l'intertexte est quasiment inexistant et aucun savoir spécialisé n'est exigé.

1.2 Finalité de la séquence descriptive: définition de l'objet "mythe d'Oedipe"

Arrêtons-nous à la définition de la page 43 et retenons la détermination positive et décidons que le texte s'interrompt en ce point; l'énoncé prend la forme suivante:

Le mythe d'Oedipe c'est un texte de persécution.

Décrivons cet énoncé en usant d'une terminologie établie [GRIZE 1983; BOREL 1984].

Le mythe d'Oedipe est un objet de discours représenté par un signe. Cet objet n'est pas quelconque et contient un ensemble de propriétés (être mensonger, être archaïque,...), un ensemble de relations (que Sophocle a écrit *Oedipe-roi*, qu'Oedipe aime Jocaste,...), de parties (Oedipe, le Corinthien,...), de parties de parties (le pied d'Oedipe, un carrefour,...), autant d'ensembles dont la liste est en droit inachevée. Ces ensembles constituent *le faisceau d'aspects* de l'objet "mythe".

Mais cet objet de discours n'a d'existence comme objet que lorsqu'on en dit quelque chose, lorsqu'on le détermine dans et par un acte de discours; ce qui a lieu ci-dessus: "le mythe d'Oedipe" est déterminé comme "texte de persécution". Assertée par un énonciateur effacé, cette définition peut être considérée de deux façons différentes selon la nature du prédicat qu'elle contient: on peut soit considérer ce dernier comme une propriété appartenant au faisceau de l'objet "mythe"; ainsi être un "texte de persécution" serait un aspect convenu que l'énonciateur ne ferait qu'extraire à des fins particulières; le rapport de cet objet à son aspect serait d'intériorité; mais on peut aussi le considérer comme une détermination nouvelle n'appartenant pas au faisceau d'aspects de l'objet thématifié, mais à celui d'un autre objet qui serait expressément mis en relation avec lui par l'énonciateur; le rapport de l'objet à sa détermination serait d'extériorité, les deux objets mis en relation demeurant distincts [BOREL 1984]. Il est difficile d'en décider sur un énoncé sorti de son contexte, mais l'alternative est peut-être ruineuse: vouloir en décider, c'est s'interdire la possibilité "de composer des faisceaux d'objets différents" [GRIZE 1983]. J'en donne pour preuve l'énoncé "la terre tourne sur elle-même"; il fallut du temps et des efforts pour que la détermination d'abord externe devienne une détermination interne.

Il en va de même pour l'énoncé-définition cité plus haut; ce qui paraît problématique aujourd'hui dans cette mise en relation de deux objets peut à terme devenir si évident que l'occurrence du terme "mythe d'Oedipe" (MO) présuppose dans la représentation de son usager l'aspect "texte persécution" (TP). Ce pragmatisme est partagé par l'auteur [1982: 142].

Mais si l'on refuse, aujourd'hui même, à mon hypothèse le titre de scientifique, c'est pour la raison inverse à celle qui le lui fera refu-

ser plus tard. Elle sera devenue trop évidente et elle retombera très en arrière des frontières effervescentes du savoir. C'est pendant toute la période intermédiaire entre le refus presque universel d'aujourd'hui et l'acceptation universelle de demain qu'elle passera pour *scientifique*.

De façon analogue, je considérerai les premières pages du *Bouc émissaire*, comme le milieu effervescent dans lequel le faisceau d'aspects de MO est transformé par l'introduction d'un aspect, décrit par "TP", qui ne lui appartenait pas jusque-là.

Cet aspect n'est pas attribué autoritairement au MO, d'un coup, sans justification comme pourrait le laisser croire la définition isolée de son contexte, sur laquelle il semble délicat de trouver un accord immédiat. Celui-ci est obtenu au terme d'un parcours discursif auquel le destinataire est convié, lui et ses diverses compétences qui conditionnent une représentation plus ou moins isomorphe à celle de l'énonciateur.

Si, comme on peut en convenir, les conditions de succès de l'acte définitoire sont liées, de même que dans les procédures d'analogie [MIEVILLE 1983], à la reconnaissance de l'objet auquel et au moyen duquel est identifié l'objet thématifié, il semble nécessaire que le définiens soit effectivement un définiens et donc que son faisceau d'aspects (ou certains aspects visés par l'énonciateur) appartienne à la représentation du destinataire. Or cette relation entre définiendum et définiens est problématique par la nature, précisément du définiens: le définiens n'est pas à proprement parler un définiens:

Le passage de Guillaume, cité plus haut, constitue un bon exemple de ce que j'ai nommé dans *Des choses cachées depuis la fondation du monde* les "textes de persécution". J'entends par là...

Le renvoi du définiens à autre chose, qu'indique ainsi Girard, montre qu'on aurait donc affaire à une définition en abîme (abîme que les questions en série des enfants illustrent): un objet à définir est défini par un objet à définir, lequel... Définition paradoxale, qui n'en a que le nom, puisqu'elle manque de cette clôture qui la caractérise en propre et qui l'oppose à la description, conçue comme ouverte [BOREL, ici même].

Fermer discursivement cette ouverture qui ne saurait que différer indéfiniment l'entente des esprits, tel est l'enjeu des 43 premières pages du *Bouc émissaire*; fournir donc une description incorrigible du TP qui autorisera l'accès à cet autre objet qu'est le MO et leur mise en relation sous certains aspects: A est un b. On distingue la difficulté: extraire des éléments exportables et applicables.

Cette première tâche qui se situe au plan délocutif n'est pas exécutée sans contrôle de la dimension allocutive, sans souci du destinataire et donc de l'acceptabilité pour l'autre des énoncés. Nous verrons que l'autre, le lecteur, est interpellé presque immédiatement par l'auteur qui exige de lui un accord minimal sur un et un seul point (accord qui est le corrélat de la fermeture). C'est à cet accord minimal et initial qu'est suspendue l'acceptabilité et la vraisemblance des objets sur lesquels vont s'exercer les activités descriptives. Que la vraisemblance comme l'acceptabilité du résultat soient liées à celles du commencement suppose une transitivité que supportent en particulier les activités descriptives. Il existe certainement plusieurs figures à disposition des énonciateurs pour fonder cet accord minimal et son corrélat, l'objet. J'en distinguerai deux pour en retenir une qui s'incarne dans le texte de Girard. La première consiste à se référer à des discours passés ou présents qui font autorité: citations, réseaux bibliographiques, qui jouent le rôle de prémisses au raisonnement futur. La seconde, c'est en appeler à la compétence *hic et nunc* du destinataire, exiger de lui un "engagement" lié à la situation d'énonciation, à son temps comme à son lieu: "X a montré que, a dit que Y est le tel ou tel" sont des instances de la première figure, qui se réfèrent à d'autres textes, à des objets sur lesquels on ne revient pas, déjà stabilisés; Girard use de la seconde figure, il en appelle à un savoir lié à la situation d'interlocution: "Hypocrite lecteur, mon semblable, mon frère..." [62], "Les lecteurs repèrent..." [8].

2. GUILLAUME DE MACHAUT ET LES JUIFS

Les deux premiers chapitres du *Bouc émissaire* forment le milieu dans et par lequel l'objet TP est construit et stabilisé sous certains aspects qui permettront l'accès à cet autre objet qu'est le MO et leur mise en relation dans l'énoncé définitoire. Il s'agit pour l'auteur de construire une classe unidimensionnelle, formée d'éléments de même nature, chacun des éléments étant circonscrit par un ensemble de propriétés caractéristiques. Le MO, au troisième chapitre, sera introduit dans cette classe en vertu des propriétés dégagées.

J'ai cité dans l'introduction la définition qui constitue le résultat de la construction discursive vers lequel tendent les pages qui précèdent;

j'ai simplifié cet énoncé en faisant l'impasse sur la modalisation ("certainement") et les déterminations négatives à tendance polémique ("ce n'est pas un texte littéraire comme les autres, ce n'est pas un texte psychanalytique"); il me faut citer le commencement de cet ouvrage, la première page, à partir de laquelle cette construction est pratiquement rendue possible; un premier objet y est inscrit sur lequel vont s'exercer les activités descriptives; il est d'ailleurs lui-même une description d'objet apprêté, schématisé sous certains aspects.

2.1 Mise en scène d'un objet, le Jugement du Roy de Navarre (JRN)

Un objet singulier est présenté à la première page, il s'agit d'un texte désigné par son titre, ultérieurement affecté à la classe des TP.

Le poète français Guillaume de Machaut écrivait au milieu du XIV^e siècle. Son *Jugement du Roy de Navarre* mériterait d'être mieux connu. La partie centrale de l'oeuvre, certes, n'est qu'un long poème de style courtois, conventionnel de style et de sujet. Mais le début a quelque chose de saisissant. C'est une suite confuse d'événements catastrophiques auxquels Guillaume prétend avoir assisté avant de s'enfermer, finalement, de terreur dans sa maison pour y attendre la mort ou la fin de l'indicible épreuve. Certains événements sont tout à fait invraisemblables, d'autres ne le sont qu'à demi. Et pourtant de ce récit une impression se dégage: il a dû se passer quelque chose de réel. Il y a des signes dans le ciel. Les pierres pleuvent et assomment les vivants. Des villes entières sont détruites par la foudre. Dans celle où résidait Machaut -il ne dit pas laquelle- les hommes meurent en grand nombre. Certaines de ces morts sont dues à la méchanceté des juifs et de leurs complices parmi les chrétiens. Comment ces gens-là s'y prennent-ils pour causer de vastes pertes dans la population locale? Ils empoisonnaient les rivières, les sources d'approvisionnement en eau potable. La justice céleste a mis bon ordre à ces méfaits en révélant leurs auteurs à la population qui les a tous massacrés. Et pourtant les gens n'ont pas cessé de mourir, de plus en plus nombreux, jusqu'à un certain jour de printemps où Guillaume entendit de la musique dans la rue et des hommes et des femmes qui riaient. Tout était fini et la poésie courtoise pouvait recommencer. [8]

De cet objet textuel dont le titre et l'auteur garantissent la référence, j'entends sa place dans les bibliothèques, Girard ne retient qu'un certain nombre d'éléments, choisis selon des critères que l'on ignore et représentés matériellement par un système sémiologique "naturel". Il n'importe pas le texte lui-même, mais présente sous forme de liste certains ingrédients repérables dans le "début" de l'ouvrage, il réécrit le texte-objet en le circonscrivant par ce qu'il en *présente*.

Dans le premier paragraphe, Girard a précisé la nature des événements déclinés dans le second: ils sont qualifiés de "catastrophiques"; il les a répartis ensuite en deux classes: les "tout à fait invraisemblables" et les "à demi". Ces précisions constituent autant d'instructions de lecture qui déterminent le seuil de pertinence des questions que le lecteur serait amené à se poser. Celui-ci n'est pas appelé à exercer sa compétence sur la configuration formelle de cette liste, sur des phrases, mais sur ce que cet objet textuel *représente* par ce médiateur qu'est le texte: des événements invraisemblables, réels...

La frontière que l'on exige dans les sciences formelles entre le métalangage et l'objet, entre *ce* que l'on dit de quelque chose et *ce quelque chose* dont on parle, n'est pas dessinée de façon nette dans l'extrait cité. Cela tient de la difficulté de tenir distinct ces deux niveaux lorsque le quelque chose dont on parle est un objet de discours, un objet qui parle, lui aussi de quelque chose. Le JRN dont Girard parle est lui-même un objet par l'entremise duquel le réel peut être indiqué, certains événements du monde au XIV^e siècle désignés.

Le texte de Machaut est bien ce qu'en décrit, ce qu'en schématise, ce qu'en présente Girard dans son discours: la liste des ingrédients, le "début"... , mais il est aussi ce par quoi quelque chose est décrit, schématisé et représenté: "il a dû se passer quelque chose de réel". Cette double nature du JDR, qui caractérise tout objet de discours [BOREL 1984], est soulignée par l'auteur lui-même dans l'usage de deux expressions:

1/ Le JDR est ce sur quoi s'exerce la compétence descriptive de l'auteur:
 ...il faut énumérer et décrire les stéréotypes... [20].

2/ Le JDR est l'agent d'une schématisation descriptive :

...Si le texte décrit... [15].

Cette double nature de l'objet médiatise ainsi le rapport de l'énonciateur au monde, aux choses que le premier vise par la schématisation du second. C'est par eux que les choses sont référentiellement indiquées et décrites, par eux que se donne à connaître celui qui met telle ou telle chose en telle perspective en la récrivant sous tels ou tels aspects, par eux enfin qu'une perspective et une référence peuvent être présentés à autrui, devenir ainsi une perspective et une référence communes [Cf. JACQUES 1979; deuxième recherche].

Le dernier énoncé du dernier paragraphe résume ces trois fonctions que remplit l'objet JNR:

Et pourtant de ce récit une impression se dégage: il a dû se passer quelque chose de réel

énoncé repris sous une autre forme quelques lignes plus loin:

Les lecteurs repèrent des événements réels à travers les invraisemblances du récit. [8]

Le récit est bien présenté comme un médiateur dont *se dégagent* "quelque chose de réel" et une "impression", pour l'auteur comme pour "les lecteurs", autant d'éléments qui ne sont pas de l'ordre du discours quand bien même ils sont indiqués par le discours; une triple présupposition extralinguistique est ainsi engagée: il existe *quelqu'un* qui est le support de cette impression qui se dégage du texte, elle est prêtée à *quelqu'un d'autre* auquel l'énonciateur s'adresse, elle est le corrélat de cette *chose* qui est schématisée par le texte.

Dès la première page et l'ouverture du champ descriptif, la compétence du lecteur est exigée pour repérer une unité, une homogénéité que les ingrédients de la liste, non mis en relation, ne garantissent pas. La mise en relation des éléments est une activité dont l'agent est le lecteur et qui doit amener celui-ci à l'identification d'une référence.

2.2 L'identification de la référence

Il y a un problème évident dans la fixation du référent et l'auteur en est conscient: comment parvenir à l'identification de celui-ci lorsque le texte-objet raconte des événements "en se trompant grossièrement sur des points essentiels"?

Nous nous croyons à même de repérer une vérité que l'auteur n'a pas en vue et, par une audace plus grande encore, nous n'hésitons pas à affirmer que cette vérité, c'est lui qui nous l'apporte, en dépit de son aveuglement [12].

Girard en profite pour stigmatiser "les épistémologues et les philosophes", qui "traversent une crise radicale" et "se réfugient dans des considérations désabusées sur l'impossibilité de toute interprétation certaine". Malgré les invraisemblances du JRN, le lecteur moderne fait le tri et accède à travers ce médiateur à ce qui s'est "véritablement" passé: la persécution de juifs accusés d'empoisonnement. C'est dans une polémique avec "nos" critiques littéraires que Girard fournit l'interprétation que devrait faire tout lecteur à la lecture du JRN:

Une autre lubie contemporaine fait piètre figure à la lumière de Guillaume de Machaut, ou plutôt de la lecture que nous en donnons tous,

sans hésiter, et c'est la façon désinvolte dont nos critiques littéraires congédient désormais ce qu'ils appellent le "référent". Dans le jargon linguistique de notre époque, le référent c'est la chose même dont un texte entend parler, à savoir ici le massacre des juifs perçus comme responsables de l'empoisonnement des chrétiens [18].

Sans être témoins des événements auxquels fait référence le JRN, le lecteur peut dire ce qui s'est passé en faisant un nouveau récit. On remarquera que la référence demeure stable, seule la manière de raconter ou de décrire les événements changent; quelque chose dans le monde a eu lieu au XIVe siècle, elle a été interprétée par Machaut d'une certaine manière, Girard la réinterprète d'une autre manière. La perspective de Machaut comme celle de Girard, via celle du premier, vise les mêmes événements. Nous reviendrons sur ce jeu des perspectives.

Girard explicite la lecture que fait "sans hésiter" le contemporain: les ingrédients du JDR déclinés à la première page sont répartis en deux classes ordonnées suivant le principe dichotomique de l'"invraisemblance" et du "réel", mais cette répartition n'est pas opérée sans le recours à des savoirs qui la justifient. Girard convoque deux types de savoir, un savoir historique et un savoir de type psycho-social: la peste noire de 1348 explique les innombrables morts qui sont "réels", l'accusation d'empoisonnement des rivières est "invraisemblable parce que le XIVe siècle ne possède pas de substances capables de produire des effets aussi nocifs"; le massacre des juifs est réel, "justifié aux yeux des foules meurtrières par les rumeurs d'empoisonnement qui circulent un peu partout".

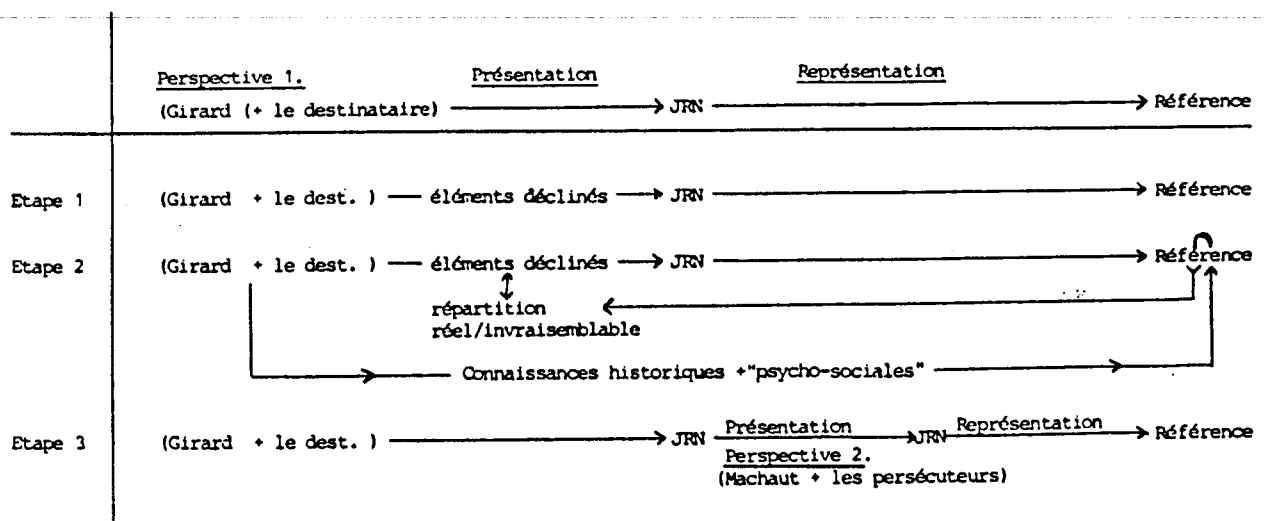
Il semble que le savoir historique joue ici le rôle de pourvoyeur de "données" incorrigibles et d'un cadre de référence partagé. Les dates (comme les noms propres) garantissent la singularité de la référence, le savoir de type psycho-social venant réinterpréter les événements identifiés par le savoir historique et fournir une explication de l'interprétation faite par Machaut.

Ainsi, pour atteindre la référence que décrit le JRN, il ne s'agit pas de prendre à la lettre toutes les informations du texte, ce que le lecteur ne fait pas selon Girard, mais de prendre en compte le point de vue de Machaut et ses contemporains sur les événements. Je disais plus haut (2.1) que le JRN est un objet mixte, il est à la fois ce qu'en présente l'auteur et ce que ce texte représente; à bien considérer, cette mixité est prise en compte par Girard: la *représentation* des événements par le JRN est aussi une *présentation* particulière opérée par Machaut. La perspective de

celui-ci diverge de la perspective du lecteur contemporain quand bien même la référence demeure stable: Machaut décrit l'événement en désignant notamment des responsables; sachant qu'ils ne sauraient être responsables, Girard identifie la peste comme cause des innombrables morts. Machaut est l'incarnation d'une perspective, Girard l'appellera "perspective des persécuteurs". C'est cette perspective qui explique ultimement les invraisemblances du récit.

Dès lors, l'objet qu'a en vue l'auteur n'est pas la référence, qui est gagnée par l'interprétation que fait chaque lecteur du JRN, mais la façon par laquelle les persécuteurs schématisent cette référence, leur art de décrire. Machaut est le témoin d'événements qu'il représente de façon caractéristique, il a un schéma de texte dont il fait usage et que le contemporain reconnaît; c'est en repérant la forme typique que prend ce témoignage, son organisation interne que le lecteur déduit que les choses se sont bien passées comme Machaut les voit mais qu'elles sont l'effet d'une perspective, d'une "mentalité".

Que l'installation de cette perspective soit le résultat des activités, de la présentation de Girard ne fait point de doute, il n'empêche pas moins qu'elle rend possible une certaine autonomie de l'objet, en le rendant dépendant d'une seconde perspective que Girard fait intervenir à la source du JNR: ce n'est pas moi qui présente les choses ainsi, mais un autre qui, en présentant les choses de façon particulière, fait de cet objet un objet à organisation particulière. On peut schématiser la reformulation de l'objet comme suit:



2.3 Elimination des connaissances historiques qui ont concouru à la fixation de la référence

Rappelons qu'il s'agit à terme de dégager des caractéristiques du JRN qui identifient celui-ci comme TP, comme exemple de la classe des TP; c'est au nom de ces caractéristiques que le MO sera affecté à cette classe. Or il semble que la compréhension de l'objet JRN dépende de connaissances historiques qui ne lui sont pas internes, d'événements connus par d'autres voies que les siennes; pour faire de lui un récit décrivant des événements "réels" et non strictement imaginaires, il a fallu recourir à un contexte (son extra-texte) qui fournissait les conditions de production de ce texte particulier; en ce sens, la délimitation de l'objet JRN reste problématique; il a été construit à l'aide de ce qu'il ne comportait pas (schéma, étape 2):

C'est grâce à ce contexte, surtout, que nous réussissons à partager le vrai du faux dans le passage que j'ai cité.

Il est vrai que les persécutions antisémites de la peste noire constituent un ensemble de faits relativement bien connus. Il y a là tout un savoir déjà constitué et il suscite en nous une certaine attente. Cette perspective n'est pas fautive sur le plan de notre expérience individuelle et du contact immédiat avec le texte, mais du point de vue théorique elle n'est pas satisfaisante [13].

Après avoir utilisé ce réseau de connaissances historiques pour présenter l'événement particulier (la peste) qui est la cause réelle (quand bien même inaperçue par les persécuteurs) des innombrables morts et qui déclenche les persécutions antisémites, Girard va s'efforcer d'éliminer ces connaissances particulières en jugeant qu'en dernier ressort elles ne sont pas nécessaires à la compréhension de ce type de texte. On passe insensiblement du JRN comme texte singulier, lié à des circonstances singulières, au JRN comme exemplaire de cette classe ultérieurement décrite comme TP.

De toute façon le contexte ne joue pas un rôle décisif; même s'il n'en était pas informé, le lecteur moderne aboutirait à la lecture que j'ai donnée. Il conclurait à la probabilité de victimes injustement massacrées. Il penserait donc que le texte dit faux, puisque ces victimes sont innocentes, mais il penserait simultanément que le texte dit vrai, puisque les victimes sont réelles [13].

A nouveau Girard en appelle à la compétence du destinataire qui, dans l'ignorance des circonstances réelles de production de ce texte en conclurait à la réalité des persécutions. La compréhension inférentielle du JRN n'est plus considérée comme liée à sa localisation spatio-temporelle, elle en est au contraire détachée. Le lecteur peut inférer des persécutions parce qu'il possède une compétence de lecteur interprète et non d'historien.